

enchantment, and wonder. Canadian fantasy is mostly too purposeless for adults, too moralistic for youngsters. A new generation of Canadian fantasists, led by Ruth Nichols, is fortunately transforming this situation, but William Pasnak, their contemporary, is not yet their equal.

*In the City of the King* is Pasnak's first novel as well as his first attempt at writing for children. It is the story of a young performer, Elena, who sings and dances her way across Estria. Her partner, Ariel, is particularly concerned about conditions in the country, especially since the King is surrounded by sinister priests and beyond the aid of the secret society (to which Ariel belongs) dedicated to protecting him. Upon arriving in the unnamed City of the King, Ariel and Elena meet with conspirators led by the missing crown prince, and Elena plays a central role in the overthrow of the Black Priests and the restoration of the true monarchy.

The typical motifs are there — secret societies, evil forces, words of power — and the secondary world is believable, but not enough happens. Pasnak spends entire chapters setting a scene, but in so doing deals more with little puzzles and differences that fascinate than with great forces and mysteries that inspire awe, such as pervade a Narnia book. The central character — relevantly female — is presented in the heroic mould, but what she *does* is limited indeed, or, as in the final action, confusing. Pasnak's concerns are simply too descriptive and not sufficiently narrative throughout to grip the pre-teen group likely to read the book let alone to lead them to self-analysis, as the best fantasy, like an Earthsea book, must by nature do.

Born in 1949, Pasnak undoubtedly grew up aware of some modern fantasy classics, and his work reflects their influence. This work is technically good; with colourful, readable prose, and careful handling of songs and tales to emphasize oral tradition. Overall though, Pasnak neglects what matters most, having something to say about the primeval truths of existence. From delving into the greatest truths, not tinkering with charming and fascinating trickery, the power of fantasy emerges.

*Carole H. Carpenter* is a folklorist in the Division of Humanities at York University. She has taught courses and published several articles on the lore of Canadian children and literature for them.

## JEU SUR L'IDENTITÉ DE L'AUTEUR

*Casse-tête chinois*, Robert Soulières. Montréal, Pierre Tisseyre, 1985. Coll. Conquêtes. 180 pp. 9,95\$ broché. ISBN 2- 89051-287-8.

A la fin de *Casse-tête chinois* de Robert Soulières, il y a un questionnaire préparé,

nous dit-on, par le professeur J.E. Chaitoux. La dernière question de ce questionnaire nous demande de considérer la page couverture-arrière et, en regardant bien les deux personnages qui s'y trouvent, de dire qui est l'auteur. En tournant à la page indiquée, nous y découvrons dans la photo qui l'embellit, un jeune homme, assis, quelque peu sévère mais aux yeux souriants qui nous regardent avec un détachement amusé. A sa gauche se tient un vieux bouddha qui, lui, n'a rien de sévère. Au contraire, il a dû voir quelque chose qui nous reste invisible et qu'il doit trouver d'une hilarité peu commune, car il rit aux éclats.

Qui est donc l'auteur? Jeune homme sérieux mais sympathique ou vieux bouddha au rire anarchique, Robert Soulières est directeur de la collection Conquêtes (destinées aux jeunes de 11 à 14 ans) dans laquelle il a déjà publié *Le Visiteur du soir* (1980) et *Un été sur le Richelieu* (1982) et dont *Casse-tête chinois* est le huitième titre. Depuis 1981 il dirige aussi la revue *Lurelu* et est l'auteur de dix albums, dont *Tony et Vladimir*, *L'Homme aux oiseaux* et *Seul au monde*.

Comme ses romans précédents, *Casse-tête chinois* est un texte souverainement ludique, débordant d'humour et d'un brio linguistique intarissable. Les calembours et autres jeux de mots y abondent (comme, par exemple, au restaurant chinois qui est très fréquenté "à cause de sa bonne cuisine bien sûr (sans e), mais surtout à cause de ses prix abordables presque 'rizdicales' ") et il y a en plus tout un appareil auto-référentiel, comprenant (outre le questionnaire déjà évoqué) des interventions d'auteur à la Diderot, des jeux typographiques à la Sterne, des notes en bas de la page, un autre questionnaire (proleptique celui-ci, portant sur le développement éventuel du récit), quelques pages publicitaires, une recette de Bloody Mary et l'horoscope du héros. Tout cela pour plaire aussi bien aux adolescents qu'au vieux bouddha en parodiant, très sainement d'ailleurs, les conventions narratives du roman policier.

Quant à l'intrigue, elle est simple et rapide, pour ne pas dire mince. Gilbert Millaire, un détective de l'agence privée *Le Périscope*, est retenu par Mme Blanche Beaulieu pour trouver son neveu, Michel Desmarais, disparu depuis deux semaines. D'autre part, sa collègue Cécile Avril, "une fille à l'humour mordant, déchirant, toujours calme, d'un contrôle parfait," se voit obligée de se déguiser en secrétaire de direction à la Banque Nationale (succursale de la rue Saint-Denis) afin de commencer l'enquête de l'intérieur pour mettre la main au collet d'une 'employée modèle', Marthe Dupuis, qui, paraît-il, s'est servie du système informatique pour dérober 125 000\$. Marthe Dupuis. Michel Desmarais. Deux êtres de fuite, mystérieux, insaisissables jusqu'au soir où Martin, fils adolescent de Gilbert, s'inspirant de l'exemple de Boy George, vient placer les deux photos côte à côte sur la table à café pour faire avancer d'un seul coup les deux enquêtes et nous lancer dans une poursuite qui nous fera pénétrer dans les recoins les plus redoutables et les moins salubres du Chinatown.

"*Casse-tête chinois*, enfin un livre où l'on n'apprend rien. Une vraie récréa-

tion!!!” lit-on dans l’Avertissement de l’auteur (et il ne nous avertira pas deux fois!). Va pour la récréation, mais il nous semble qu’on apprend — outre la recette du Bloody Mary — quand même quelque chose dans ce roman. On apprend surtout que les rapports entre père et fils, sans être simples, peuvent être autre chose qu’une incompréhension mutuelle, que les adolescents — comme, d’ailleurs, les vieilles dames — sont des êtres humains et que Gilbert Millaire, qui se sent peut-être plus près de la mort que de son adolescence, est encore capable d’apprécier les bonnes qualités d’un fils lui-même très compréhensif sous son masque d’insouciance. Et quand — une heure et quarante-trois minutes plus tard, si on ne lambine pas en chemin et si on saute le chapitre 8 — on pose le roman sur la table à café, il y a toujours ces deux portraits qui nous lancent leur défi énigmatique de la page couverture-arrière: d’une part, les yeux souriants du jeune homme sérieux, d’autre part la forme joufflue du bouddha qui rit. Qui est donc l’auteur? Expliquez votre choix en deux temps trois mouvements.

*Anthony Purdy est professeur agrégé à l’Université de l’Alberta où il enseigne, dans la mesure du possible, la littérature française.*

## A WOMAN WHO DARED

*Kate Rice prospector*, Helen Duncan. Simon & Pierre, 1984. 200 pp. \$22.95 cloth. ISBN 0-88924-134-1.

I am hesitant about promoting exemplary biography for children, for my own early experience of the genre was depressing. As a young child showing some promise in music I was fed the lives of the great composers. It was demoralizing to learn that by the age of three Mozart was playing the piano and that at nine Chopin was already performing in public, while I, at age eleven, was still working my way through “Easy graded pieces”. Perhaps this is why I find this biography of Kate Rice so refreshing. Here was a woman who dared, but left little to show for her courage; the biography celebrates her daring rather than her worldly success. This is, I believe, an important emphasis if we are considering the book’s impact on young girls.

Kathleen Rice was an intelligent, university-educated and very attractive young woman, born into a middle-class family in 1882, who abandoned a comfortable life in small town Ontario, and the traditional roles of wife and mother or school teacher. Instead she set off alone into northern Manitoba, joining the prospectors and miners who followed the gold rush trails. She lived like them, a gun-toting woman in men’s clothing, dealing with tough men in harsh conditions, trapping, hunting, surviving in the Northern bush. Eventually